



Johnny Hallyday : Requiem pour un fou d'amour

Charlotte Lelouch > P.7

MUTLULUGUN RENKLERİ LES COULEURS DU BONHEUR

Exposition collective
« Les couleurs du bonheur »
au Lycée Saint Benoît
du 5 au 18 janvier.



La Micro-Folie s'installe à Izmir

Jeudi 14 décembre, c'est à l'Institut Français d'Izmir qu'a eu lieu le vernissage de la première Micro-Folie à l'étranger en présence de l'Ambassadeur de France en Turquie, Charles Fries.

Hüseyin Latif > P.5
Camille Saulas > P.10



Aujourd'hui la Turquie



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



12 TL - 6,50 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 154, Janvier 2018



La culture turque de nouveau mise à l'honneur à l'UNESCO

Camille Saulas > P.3

Selim Yenel : « La Turquie est aussi importante pour l'Europe que l'Europe est importante pour la Turquie »

À l'heure où la Turquie semble s'éloigner toujours plus de l'Union européenne (UE) et alors que les relations entre ce pays et certains membres de l'UE sont marquées par de vives tensions, M. Selim Yenel, sous-secrétaire d'État turc aux Affaires européennes, remet ce postulat en perspectives pour Aujourd'hui la Turquie.

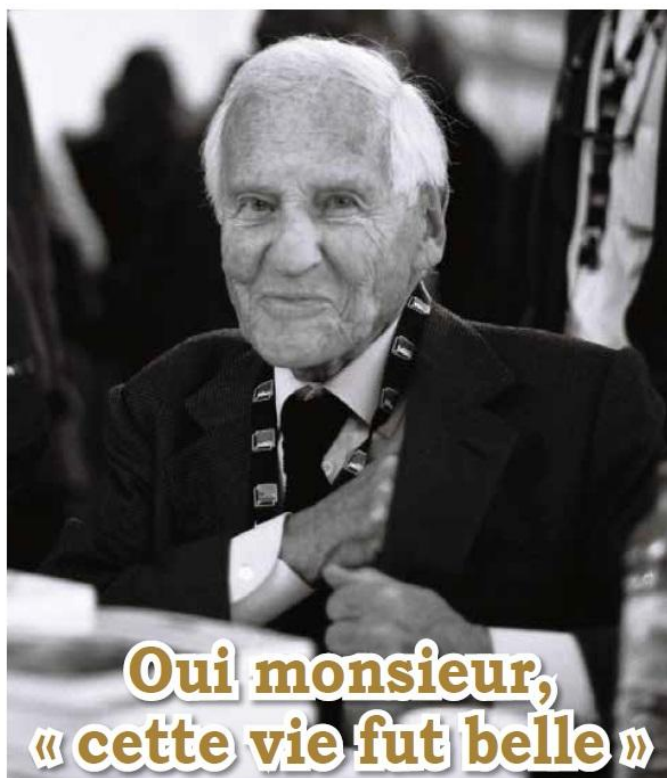


L'année 2017 semble avoir été critique pour les relations entre la Turquie et l'UE. Où en est-on en ce qui concerne le processus d'adhésion de la Turquie à l'UE ? La Turquie a-t-elle encore seulement un intérêt à intégrer l'Union européenne ?

Chaque année est critique dans les relations Turquie-UE. Rappelons-nous, en novembre 2015, quand l'Europe était sous l'immense pression des flux migratoires, nous avons pu faire le premier sommet Turquie-UE. Par la suite, l'année 2016 fut un tournant positif entre les deux parties et nos relations multidimensionnelles ont véritablement pris de l'ampleur.

L'adhésion à l'Union a principalement été un objectif stratégique pendant des années pour la Turquie. Nous voulons toujours que ce processus continue même s'il a été ralenti pour des raisons politiques. Pour notre part, les négociations sont aussi fondamentales que l'adhésion en elle-même. Grâce au processus de négociations, nous visons à amener nos normes au plus haut niveau et réformer le fonctionnement dans plusieurs domaines de la vie quotidienne.

(lire la suite page 3)



Oui monsieur, « cette vie fut belle »

Jean d'Ormesson, grand écrivain, académicien et journaliste, est décédé d'une crise cardiaque dans la nuit du 5 décembre.

Hommage.

Si de nombreuses personnes connaissent l'écrivain à travers *La Gloire de l'Empire*, *Histoire du Juif errant*, *La Douane de mer*, *Presque rien sur presque tout*, ou encore, *Je dirais malgré tout que cette vie fut belle*, pour n'en citer que quelques-uns, c'est aussi son art de la conversation, son regard bleu pétillant de malice et d'intelligence, son sourire charmeur et son rire franc qui aura marqué la France et les Français.

Dans le quotidien *le Monde*, on le décrivait comme l'« homme de tous les exploits », et pour cause. Si ses succès ont occulté des débuts plus ou moins faciles, ce fils d'ambassadeur qui a passé son enfance au château de Saint-Fargeau a su se faire une place de choix dans le cœur des Français. Après un passage par hypokhâgne et par l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, il passera l'agrégation de

philosophie pour rentrer, en 1950, par un heureux hasard ou par un coup du sort, à l'UNESCO où il sera l'assistant de Jacques Rueff au Conseil international de la philosophie et des sciences humaines qu'il finira par diriger. Trois ans plus tard, voilà qu'il crée, avec Roger Cailliois, la revue *Diogenes*, mais dirigera surtout *Le Figaro* entre 1974 et 1977 dans lequel il resta éditorialiste. Homme de droite, il aimait susciter les polémiques à gauche. Son engagement politique n'a jamais tari. Proche de Pompidou, ami de Valéry Giscard d'Estaing, soutien de Nicolas Sarkozy en 2007, il reçut des mains de François Hollande la grande-croix de la Légion d'honneur. Admirateur des grands auteurs, à commencer par Chateaubriand, sa carrière littéraire n'a pas débuté sous les meilleurs auspices.

(lire la suite page 7)



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Les inégalités galopantes, le mal qui ronge nos démocraties

Nous voilà en décembre, j'écris le dernier article de l'année 2017 et j'ai l'impression qu'à Istanbul le temps passe plus vite qu'ailleurs.

> P. 2

Retour sur...

Yémen, quelle(s) guerre(s) ?
Solène Poyraz, P. 4

Jérusalem : une décision réfléchie aux conséquences funestes,
Camille Saulas, P. 4

Quel bilan pour l'économie turque en 2017 ?
Kıymet Altan, P. 6



« Migrants » par Dostlar Tiyatrosu

Nami Başer > P. 8



Les pianistes de Sion



Güray Başol : « La musique ne supporte pas l'égoïsme, la musique c'est le partage »

Né en 1982 à Milan, Güray Başol n'a débuté le piano qu'à l'âge de 15 ans au Lycée des Beaux-arts à Istanbul. Une découverte tardive de la musique qui ne l'empêchera pas de devenir un grand pianiste et enseignant de piano. Ce dernier a notamment été finaliste, en 2013, à Istanbul, du premier Concours international de Piano - Istanbul Orchestra Sion, mais a aussi obtenu une médaille de bronze au Concours National Claude Kahn. Depuis, les concerts à l'international s'enchaînent pour le soliste. Rencontre.



Pouvez-vous nous parler de votre parcours ?

J'ai commencé le piano à l'âge de 15 ans alors que j'étais au Lycée des Beaux-arts à Istanbul. Par la suite, j'ai continué mes études à l'université, car je n'avais pas encore le niveau pour rentrer au conservatoire qui se trouve à Istanbul. J'ai terminé mes études en 2014 et je me suis rendu en France où j'ai intégré l'École normale de Paris dans la classe du « Diplôme Supérieur d'Enseignement » de Germaine Mounier. Puis, j'ai suivi des cours au CRR de Rueil-Malmaison et au CRR d'Aubervilliers-La Courneuve. J'ai complété cette formation avec un master en musicologie à l'Université Paris IV-Sorbonne. Désormais, j'enseigne au Conservatoire d'Aulnay-sous-Bois. Je suis professeur de formation musicale et je donne des concerts en France, en Turquie et à l'étranger.



Comment s'est déroulé votre premier contact avec cet instrument ?

En réalité, j'ai commencé par jouer de la guitare. Je ne pensais pas qu'à mon âge je pourrais devenir pianiste. D'ailleurs, on m'avait bien dit de choisir un autre instrument que le piano, qu'à 15 ans c'était trop tard pour le piano. Néanmoins, je voulais tout de même essayer cet instrument et j'ai finalement pu suivre le chemin qui est le mien aujourd'hui. C'était véritablement un désir personnel d'apprendre le piano, mais aussi d'enseigner cet instrument. Si je pensais que je ne pourrais pas devenir un concertiste, je me disais que si je voulais devenir un bon professeur de musique, il fallait que j'en sache davantage que mes professeurs du lycée. J'ai fini par devenir enseignant, mais je ne pensais pas que je serais en mesure de faire les concerts que je fais aujourd'hui.

Pourquoi avez-vous fait le choix de la France ?

Dans un premier temps, j'ai choisi la France, car Germaine Mounier y enseignait. De plus, les musiciens sont bien accueillis en France où, par ailleurs, j'y avais de la famille. Je suis très heureux de ce choix et de vivre en France depuis maintenant 14 ans.

Avez-vous planifié cette formation ou la voie s'est présentée ainsi ?

Quand on prend une décision, il faut ensuite voir les choix qui s'offrent à nous. Par exemple, je suis arrivé en France à 21 ans, je ne pouvais donc pas tenter le concours d'entrée du Conservatoire de Paris en raison de la limite d'âge qui y est imposée. Pour l'École normale de Paris, c'était différent. C'est un véritable handicap en France

cette limite d'âge imposée. Mais j'ai quand même pris mes propres décisions, ce n'est pas mon entourage qui a décidé de mon parcours. Après, il y a une question de budget qui m'a obligé à travailler à côté de mes études ce qui m'a été bénéfique, car je suis ainsi resté en contact avec la vraie vie et j'ai appris à connaître la culture et la langue française dans laquelle j'allais évoluer. Travailler à côté de mes études a donc été très bénéfique non seulement pour apprendre le piano, mais aussi pour m'intégrer. D'ailleurs, c'est pour cette raison que certains grands concours ne m'intéressent pas, car ils nous obligent à nous consacrer uniquement à la musique et finalement à nous éloigner de choses essentielles de la vie. C'est un processus égoïste. Or, la musique ne supporte pas l'égoïsme, la musique c'est le partage, notamment d'un texte, de l'écriture d'un compositeur. On l'oublie trop souvent. **En Turquie, où vous avez commencé le piano, comment s'est passé votre apprentissage ?**

En Turquie, au lycée des Beaux-arts, mon niveau pianistique n'était pas excellent et mes notes étaient moyennes aux examens. Par ailleurs, une fois que je suis arrivé en France, je me suis rendu compte que ce que j'avais appris en Turquie n'était pas suffisant, c'était resté trop ancré dans le passé. Un artiste doit rester en contact avec l'évolution de la musique, sans cela on n'avance pas. En Turquie, il y a un manque d'ouverture quant aux approches éducatives pour pouvoir enseigner au niveau professionnel. J'ai tout de même appris beaucoup de choses en Turquie, mais c'est à l'étranger que j'ai développé d'autres connaissances et compétences indispensables pour devenir pianiste. Il a donc fallu équilibrer les deux cultures, ne pas en exclure une, mais trouver un équilibre.

À quel moment avez-vous voulu être enseignant ?

J'ai toujours voulu devenir enseignant. Dans ma famille, ma mère est enseignante en histoire de l'art, tandis que mon père est enseignant de pilotage. J'ai donc un peu la fibre de ce métier. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé que pour enseigner la musique, il fallait que je devienne concertiste,

car l'on apprend beaucoup en faisant des concerts sur la façon de jouer, d'interpréter, mais aussi de gérer le stress, de bâtir un programme, etc. Jouer sur scène fait partie intégrante de l'apprentissage.

Le fait de participer à un concours, cela permet donc de travailler, mais aussi de se faire connaître. Mais, est-ce suffisant ?

Lors d'un concours, l'on a un programme qui nous est imposé, des pièces à travailler. On apprend donc avec un concours surtout si l'on ne connaît pas les morceaux qui doivent être joués et cela nous permet de découvrir des compositeurs et de savoir si leur répertoire nous intéresse ou non. Par ailleurs, cela permet de nous frotter à la concurrence, très présente en musique, et de déterminer si les concours sont faits pour nous. Enfin, comme vous le disiez, cela permet en effet de se faire connaître. En revanche, je ne pense pas que cela suffit. Même si vous obtenez un premier prix dans un concours, ce qui importe aussi c'est votre comportement, votre manière d'être, votre entourage. Les relations, le réseau sont très importants. C'est véritablement tout, il ne suffit pas de bien jouer.



Quel est votre répertoire préféré ?

J'adore la musique française, la période classique avec Mozart et Haydn ainsi que la musique romantique.

Comment travaillez-vous un répertoire ?

Avant tout, il faut écouter la musique que l'on désire jouer. Puis, il y a un travail de déchiffrement. C'est ainsi que l'on peut déterminer si ce répertoire nous convient. Par ailleurs, lorsqu'on travaille une pièce, on essaye aussi de concevoir un projet autour, de présenter un thème. Pour un récital, il faut un projet qui donnera un titre au concert. C'est d'autant plus vrai quand on ne joue pas qu'un seul compositeur. C'est d'ailleurs important de présenter des compositeurs qui ne sont pas connus dans le pays où l'on se produit. Cela permet de présenter une autre culture, une autre musique. En revanche, il faut que le tout soit cohérent. C'est ce que j'essaie de faire lors de mes concerts.

En ce qui concerne l'enseignement, qu'apprenez-vous à vos étudiants ?

J'enseigne au conservatoire la théorie de la musique, je n'ai pas d'élèves en cours de piano. Ce sont des cours collectifs d'élèves de premier et deuxième cycles.

Par contre, je donne des cours privés de piano et j'ai enseigné cet instrument à l'École de Musique à Champigny à des amateurs. Je propose à ces élèves de se présenter à des concours afin qu'ils puissent comparer leurs niveaux avec ceux d'autres musiciens de leurs âges.

Je les prépare à ce genre de concours, mais aussi à ce qu'ils soient capables de jouer sur scène devant un jury et éventuellement afin qu'ils gagnent un prix, car c'est important pour leurs CV. En outre, nous choisissons ensemble le répertoire qu'ils travaillent, je veux que la musique leur convienne, qu'ils aiment ce qu'ils jouent. Je leur donne les pistes de travail. Après, c'est à eux de les explorer.

Pouvez-vous nous parler du concert Parisana que vous avez donné avec la soprano et musicologue Chimène Seymen, qui a eu lieu le 30 novembre, au lycée Notre Dame de Sion ?

Nous avons proposé un programme consacré à la musique française en mettant en valeur des musiciens qui ont défendu pendant l'entre-deux-guerres et lors de la Seconde Guerre mondiale les traditions musicales françaises qui sont très différentes les unes des autres. En fait, la musique reflète totalement les caractères des compositeurs, mais aussi de l'époque.

Travaillez-vous avec des compositeurs contemporains, notamment en Turquie ?

Très peu, c'est difficile de travailler avec des compositeurs turcs. Néanmoins, actuellement, je joue une pièce de la première compositrice de Turquie, Yüksel Koptagel. Mais c'est compliqué de jouer des pièces de compositeurs turques en raison des relations parfois complexes que nous entretenons avec eux.

En 2013, vous avez participé au premier Concours international de Piano - Istanbul Orchestra Sion.

C'était mon premier concours international. Auparavant, je n'avais fait que des concours en France qui ont été une opportunité unique pour me perfectionner et m'habituer à jouer devant un jury. Le Concours international de Piano - Istanbul Orchestra Sion fut une expérience extraordinaire. Il y avait une très bonne ambiance, on ne ressentait pas le sentiment de compétition entre les pianistes. Une telle atmosphère, c'est un véritable avantage pour un concours d'autant plus qu'on y apprend beaucoup. Je conseille vivement aux jeunes pianistes de se lancer dans cette compétition, et de faire autant de concours que possible. C'est extrêmement formateur et cela permet de savoir si les concours nous conviennent. Pour une personne qui désire devenir musicien professionnel, il faut absolument vivre une telle expérience sur scène.

Si vous n'étiez pas devenu pianiste, qu'auriez-vous fait ?

J'aurais fait du droit pour devenir avocat ou juge. D'ailleurs, on retrouve un peu de droit dans la musique. Il y a des lois, une discipline à respecter.

Que représente la musique pour vous ?

C'est avant tout le plaisir en jouant ou en enseignant, mais aussi un moyen de m'exprimer sur scène. Je ne fais pas de la musique pour l'argent ou pour l'esprit de compétition. Je ne suis pas là pour écraser les autres, je n'en ai pas le droit. Je préfère rester en contact avec la vraie vie, guider mes élèves dans leur apprentissage, les respecter eux et l'humanité. À travers le piano et la musique, je reste en contact avec la vraie vie.

